

Olivier Guland • Michel Zerbib

Nous, Juifs de France



Shmuel Trigano

« Même en Israël, le peuple juif est en exil »

Shmuel Trigano est né en 1948, l'année de la création de l'État d'Israël, en Algérie, alors française. La date et le lieu d'origine ne vont pas cesser alors d'interpeller celui qui devient à l'âge de vingt-neuf ans, l'un de tous premiers penseurs juifs de langue française.

Le Récit de la disparue, son premier livre, analyse le « Double exil », la Shoa – le génocide juif, « brouillard à l'horizon de l'Occident » –, le déracinement douloureux d'Algérie et la conscience d'un autre exil, celui du peuple Juif, alors même que l'État d'Israël existe déjà. Ces interrogations puissantes conduisent Shmuel Trigano à un ressourcement et une interrogation féconds sur l'avenir de l'existence juive moderne.

Dès lors, cet intellectuel français n'aura de cesse, dans le monde entier, de prendre part à tous les débats concernant les problèmes juifs contemporains. Non sans penser qu'ils interrogeraient aussi ses rapports avec l'Occident ou le monde arabo-musulman. Ainsi, son travail scientifique, mais aussi sa veine polémique l'amènent dès 1979 à envisager la crise « inéluctable », selon lui, du sionisme

politique. Il dénonce alors les laissés-pour-compte de l'histoire israélienne, les séfarades, dans le Second Israël (*Les temps modernes*) au risque de se brouiller avec les apologistes de l'État d'Israël.

En forte opposition avec le grand rabbin Joseph Sitruk sur une vision du judaïsme communautaire, ce professeur en sociologie de la connaissance et de la religion à l'université de Paris-X Nanterre avoue depuis une quinzaine d'années, sa perplexité face au spectacle d'un judaïsme français, dont l'« attente, dit-il, spirituelle s'éteint au profit d'un ritualisme qui confine au magique ».

Mais le directeur fondateur de la revue *Pardès* (1986) et du *Collège des études juives* (1985) de l'Alliance israélite universelle ne cesse néanmoins d'animer la vie intellectuelle juive, conscient, dans son « pessimisme actif », qu'il « y a d'immenses forces créatives » chez ces Juifs de France. Celles, par exemple, d'entreprendre en France un nouveau type de dialogue judéo-chrétien fondé sur le texte biblique dans un face-à-face indispensable au cœur d'une Europe aux incontournables assises chrétiennes. Celles aussi de ne pas enterrer trop tôt la réflexion sur la singularité du génocide juif dans cette Europe « des droits de l'homme » à l'heure d'une construction européenne qui doit jeter les fondations d'une véritable démocratie dans laquelle les Juifs et Israël devront trouver leur place.

Rencontre en forme provisoire de conclusion avec un intellectuel juif engagé.

Le sociologue et penseur juif que vous êtes devenu n'est pas né dans un milieu religieux ou d'étude du judaïsme. Comment en êtes-vous arrivé à incarner le prototype de l'intellectuel juif ?

Mon Algérie natale constituait un milieu qui allait à grands pas vers l'assimilation, mais qui était encore resté très proche du judaïsme traditionnel. J'ai baigné dans un judaïsme qui n'était peut-être pas vécu dans les idées mais certainement dans

la sensibilité et les mœurs. J'ai ainsi connu dans ma jeunesse des personnages à l'« ancienne » qui m'ont fait connaître le goût d'une société qui avait en fait déjà disparu.

Mon cheminement dans le judaïsme commence avec une expérience concrète qui découle du déracinement consécutif à l'« exode » d'Algérie. Dans un monde qui s'effondrait et dans lequel tous les repères disparaissaient, j'ai eu la chance de découvrir la voie d'Abraham, le chemin d'Israël, tendu entre un exil et un retour, une version de l'exil qui fut pour moi une révélation intellectuelle, spirituelle et existentielle.

Les questions essentielles qui se posaient à moi furent d'emblée celles qui interrogeaient la nature de l'existence juive contemporaine, entre, d'un côté, la Shoah et la disparition du monde séfearade, et, de l'autre, la création de l'État des Juifs.

Très vite, en effet, la Shoah m'apparut comme un gigantesque brouillard à l'horizon de l'Occident. L'expérience israélienne, bien avant la guerre des Six Jours, me semblait témoigner, seule, de la vie des Juifs dans un monde en voie de disparition.

Nous ne nous sommes pas rendu compte tout de suite, dans le bouleversement du déracinement, qu'il y avait une communauté juive en France. Après mes études de lycée à Paris, je suis parti en 1969 pour Israël, déjà visité en 1966, pour m'y installer et faire des études. J'y vécus la deuxième expérience matricielle de ma vie. J'y reçus des réponses, mais j'y entendis aussi des questions encore plus graves. Tout ce que j'ai pu faire ou écrire jusqu'à présent n'a été qu'une méditation et une interprétation de cette expérience à double foyer.

Quant à savoir si je suis devenu le « prototype de l'intellectuel juif », c'est vous qui le dites : le propre de l'intellectuel juif est d'être à cheval sur deux mondes, deux univers de pensée, à la lumière desquels il essaie de comprendre l'uni-

vers. J'ai toujours cru que le judaïsme devait parler à toute l'humanité et qu'il avait encore des choses à lui dire. J'espère contribuer en tout cas à exprimer une vision juive de l'universel, tout en constatant depuis quelques années que ce projet se raréfie dans le monde juif et peut-être aussi dans le monde actuel de plus en plus pragmatique et matérialiste.

L'Algérie, le judaïsme algérien, les regrettez-vous aujourd'hui, trente-sept années après l'indépendance ?

Tout d'abord le judaïsme *algérien* n'existe pas. Il n'y avait qu'un judaïsme *d'Algérie*, né avec l'arrivée de la France et le décret Crémieux accordant aux Juifs indigènes la nationalité française. Je veux dire par là que l'« Algérie » n'existait pas auparavant avec la même consistance que l'identité marocaine, par exemple. C'est en quittant l'Algérie que certains Juifs se sont découverts algériens.

Je n'ai jamais regretté l'Algérie même si le déracinement fut une intense souffrance. Je ne pouvais pas avoir de nostalgie pour un pays que nous quittions sans aucun espoir de retour. Je ne me sens pas être devenu un « pied-noir ». La nostalgie que j'aurais pu avoir s'est transformée en une espérance portée vers Israël. Je ne suis jamais retourné en Algérie ni n'ai voulu le faire. La violence qu'a connue par la suite ce pays l'interdisait de toutes façons et confirmait mon souvenir d'enfance d'un milieu violent et d'une terreur pesante. Toutefois, avec l'âge, il me semble qu'un tel retour, dont je ne ressens pas le besoin conscient, ouvrirait en moi des torrents de larmes.

Pouvait-on alors parler d'« exil », celui du peuple juif, alors qu'il existait déjà en 1962 un État des Juifs ?

La notion de « rapatriement » des Juifs d'Algérie en France est problématique puisqu'ils ne sont pas au départ originaires

de France, même s'ils étaient français depuis 1860... Le retour en France a été cependant évident pour la majeure partie des Juifs d'Algérie, alors qu'il existait un État d'Israël... Le paradoxe voulait que le départ d'Algérie faisait de nous, d'un point de vue existentiel, des « exilés » alors que, formellement, nous n'étions que des citoyens transplantés (l'Algérie formait des départements français), ayant déménagé d'une région à une autre. Un « exil » d'autant plus paradoxal qu'un retour des Juifs, sortant de leur exil millénaire, se produisait avec le sionisme.

Étions-nous, Juifs en France, toujours dans l'exil, alors qu'Israël, symbole du retour, existait ? Le fait qu'il y ait eu un exil et un retour simultanés s'avéra, dans les années qui suivirent, troublant.

Depuis deux siècles, les Juifs s'étaient cru en « diaspora », et non plus en « exil », la *galout*. Cela changeait tout, car la dispersion (diaspora) a quelque chose de statique, sans horizon, tandis que l'exil constitue en revanche une expérience dynamique qui se définit en fonction d'un point de départ et d'une espérance de retour (vers qui ou vers quoi, c'est toute la question). Ce que nous vivions, interprété à la lumière de l'histoire juive, était donc plus profond qu'un simple déracinement.

L'exil serait donc constitutif de l'identité juive...

L'expérience de l'exil, pour un Juif, est très différente de celle du citoyen. Lorsqu'on est un citoyen, on fait partie, comme on disait au Moyen Âge, des « bourgeois » de la ville. On est installé, on est un ayant droit. L'inquiétude permanente de l'exil provoque au contraire un sentiment d'étrangeté qui interdit le repos. Nous vivons dans un monde où la *Shoa* et la disparition du monde sépharade ont représenté une sorte d'effondrement de la citoyenneté des Juifs et un renouvellement de la conscience de l'étrangeté.

Le monde juif a eu, dans notre génération, une expérience foudroyante de l'exil véritable. Il a tout fait pour le refouler, car elle était trop dure à supporter. Israël a sans doute contribué à ce refoulement, car on a voulu croire qu'avec ce pays les Juifs renouaient avec l'enracinement. J'ai la profonde conviction que c'est une illusion, d'autant plus dangereuse qu'elle obscurcit la dimension intérieure et spirituelle du retour à Sion, qui est un événement grandiose. Le « retour » en Terre promise ne peut équivaloir à un « enracinement ».

Éprouvez-vous encore ce sentiment d'étrangeté à l'heure où le judaïsme s'affiche plus que jamais à visage découvert ?

Je dois reconnaître que ce sentiment est terrorisant pour un non-Juif, mais peut-être encore plus pour les Juifs qui, dans cette seconde moitié du XX^e siècle, ont eu besoin de certitudes. Cette étrangeté fait en effet corps avec le judaïsme, en tout cas avec la vocation d'Israël, même et surtout lorsqu'il « s'installe » (et il ne peut s'« installer » que sur la Terre promise).

Dans le texte biblique, Dieu dit à Israël « vous serez des étrangers avec moi ». Un verset terrible et incroyable, sur lequel il nous faut réfléchir. Suivre le cheminement d'Abraham, c'est peut-être en effet percevoir l'étrangeté de ce monde, l'étrangeté de la condition humaine, de la personne divine, une découverte inquiétante pour l'homme de l'enracinement... Cette étrangeté, cependant, n'est pas un obstacle à la convivialité. Elle est au contraire la condition même de la « convivance ». Abraham est le symbole de l'hospitalité.

J'ai d'ailleurs élaboré une théorie à ce sujet. Dans un monde où les hommes fusionneraient, il n'y aurait plus de place pour autrui. En accueillant en son sein, comme nous le dit la Bible, la présence divine, Israël s'est brisé en son cœur même. C'est là le sens paradoxal de l'Alliance. De là découle la

vocation des Juifs d'ouvrir une vacuité dans la certitude des empires, des civilisations et des cultures, d'être des empêcheurs de tourner en rond. Il rappelle à l'homme qu'il ne peut pas se réduire à ce qu'il est dans le monde de la matière.

Cette idée, inconfortable, me pousse à affirmer que, même dans l'État d'Israël, le Juif doit rester un « étranger ».

Ne craignez-vous pas d'effrayer les non-Juifs avec des assertions de ce type ? « Ils se disent et se sentent étrangers », affirmeront les détracteurs ou les perplexes, « alors que leur confort matériel, social et politique n'a jamais été aussi grand ».

Cette idée les terrorise en effet, mais elle ne fait que leur révéler ce qu'ils ont refoulé. L'homme, tout homme, est un étranger sur la terre. Il est possible que seuls les Juifs, dans la lumière du Sinaï, le comprennent.

Le sentiment d'assurance que certains Juifs développent n'est souvent qu'une compensation à l'angoisse découlant de cette expérience qui les tarade. Il faut leur pardonner car la vocation d'Israël est dure, même si les autres ne leur pardonnent pas au point de les exterminer pour éradiquer – pensent-ils – l'étrangeté de la terre !

Ce qui se trame dans l'expérience juive n'est que le miroir de ce qui est refoulé dans l'expérience humaine. L'expérience sinaïtique nous aide à échapper à la tragédie que peut devenir l'existence humaine. Dans la conscience juive, nous rappelle Léon Ashkenazi, il n'y a pas de tragédie, mais beaucoup de drames. La tragédie est le produit d'un destin implacable. Dans le drame, il y a de l'action et un but, donc une espérance... Pas de destin ! En rappelant à l'humanité son étrangeté, nous l'aidons à ne pas mourir, engloutie dans le monde de la nature, nous lui ouvrons un horizon vers l'éternité, nous lui offrons des racines dans le ciel !

